

mit tout l'équipage en liesse. La campagne durait depuis trente mois ! Trente mois en mer ! cela commence à compter dans la carrière d'un mathurin ! L'on en voyait donc la fin, de cette croisière, qui semblait ne devoir jamais se terminer !

Dix jours de traversée, et nous arrivâmes devant le bassin de Fort-de-France ; l'on se mit à embarquer du charbon.

Tant que dura cette dernière escale, ce fut une véritable fièvre sur la *Mélusine* ; le jour, chacun s'escrimait à sa besogne ; la nuit venue, l'on se réunissait par groupes, l'on devisait du plaisir que l'on aurait à fouler de nouveau le sol de la patrie : à revoir, qui sa Bretagne, qui sa Normandie, qui sa Provence ; les veillées se prolongeaient fort avant dans la nuit et se terminaient par des refrains que l'équipage reprenait en chœur.

Enfin, un matin, l'on se débarrassa non sans peine des marchandes noires qui encombraient le pont, des blanchisseuses rapportant le linge, qui n'en finissaient pas de faire leurs adieux ; le temps était clair, propice pour le départ ; la voix du commandant se fit entendre :

— Chacun à son poste pour l'appareillage. Au cabestan !

On ne se le fit pas dire deux fois. Il fallait voir l'entrain de tous. La joie rayonnait sur tous les visages.

Quatre-vingts gars vigoureux s'attellent aux barres du treuil, poussent à l'épaulé de toutes leurs forces réunies. Les chaînes grincent et se raidissent. L'ancre résiste ; cette masse de fer ne veut point se laisser arracher du fond où elle est enlisée.

— La mère Tropicque nous tient ! Allons, souque un coup ! hardi les enfants ! c'est pour la France !... Au bruit des coups de sifflet des seconds-maitres, des clairons qui sonnent la charge, le cabestan commence à virer avec lenteur... Encore un coup, garçons ! Ça vient... L'ancre cède... L'ancre dérape... elle est à pic .. c'est maintenant à *courir*, qu'elle monte.

L'ancre est caponnée, l'on fait les saluts d'usage, l'hélice se met en mouvement, les pavillons s'abaissent encore une fois... Nous sommes en route pour France...

Deux semaines après, nous doublons les Açores.

* * *

La situation de Bassaler ne s'était point améliorée durant cette dernière traversée, au contraire. Chaque soir, le livre des punis contenait son nom, et il ne quittait plus les fers que pour faire son quart la nuit. Il allait bien, le capitaine d'armes ! Sentant que sa victime allait lui échapper, il jouissait de son reste, redoublait de haine et de

persécution. Heureusement, me disais-je, le supplice du malheureux touche à sa fin ; dans huit jours nous arriverons, il sera congédié et pour toujours délivré de son bourreau ; aura-t-il, au moins, la force de patienter jusque-là ?

Quelle fut la cause qui précipita le dénouement, la goutte d'eau qui fit déborder le vase ? Je ne l'ai jamais su.

C'était par un soir de gros temps. Le navire tanguait furieusement, secoué par les paquets de mer qui embarquaient de temps à autre. Enervé par l'insomnie et le manque d'air, je serrai mon hamac et je montai sur le pont pour respirer un peu. A peine avais-je quitté l'escalier du panneau, j'entendis le cri :

— Un homme à la mer !

Courant à la sentinelle qui venait de donner l'alarme :

— Où ? lui demandai-je. Qui ?

— Là, par ce sabord ; je crois que c'est le capitaine d'armes.

En un instant tout le monde fut sur pied. L'on coupa la bouée, et, malgré le mauvais temps, l'on amena la baleinière de sauvetage.

Du haut du gaillard où j'étais juché, je m'efforçais de distinguer quelque chose à travers la nuit. De temps à autre l'on apercevait la lumière de la bouée, puis la baleinière qui dansait sur les lames. Dans un creux bouillonnant, je vis un point noir qui surnageait, s'agitait : — " Par ici ! " criai-je aux baleiniers ; droit devant vous !

J'eus la sensation de quelqu'un derrière moi ; j'entendis une respiration haletante.

Je tournai la tête. C'était Bassaler. Livide, hagard, il suait à grosses gouttes.

— Misérable, lui dis-je, c'est toi !... j'en suis sûr... Mais on va le sauver, et, cette fois, je ne t'épargnerai point...

— Ah ! vous dites qu'on va le sauver. Eh bien ! vous aller voir !

D'un bond formidable il s'élança par-dessus la lisse, je le vis fendre l'air, tomber et s'enfoncer dans un ramous blanc ; mais il nageait comme un requin ; la seconde d'après, il reparaisait sur les flots.

Quelques hommes arrivaient près de moi et derrière eux l'officier de quart.

— Qu'est-ce encore ? Qui vient de tomber ?

— C'est Bassaler, mon capitaine ; il s'est précipité...

— Mais il est fou ! la baleinière suffit. Que pourra-t-il faire par un temps pareil ?... Brave garçon tout de même !

A cause de la vitesse acquise, nous avions perdu de vue les naufragés. Le bâtiment revint sur le lieu du sinistre par une assez lente évolution. Au bout de vingt minutes d'attente, le commandant